


L'esprit géographique dans les romans de Xavier-Laurent Petit : l'appel du dehors

Florence Gille-Dahy, Le Mans Université 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 18, n° 1 : « À l'École du vivant : enseigner la littérature
avec les humanités environnementales », dir. Aude Jeannerod,
Morgane Leray et Olivier Sécardin, juillet 2024

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press

Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Florence Gille-Dahy, « L'esprit géographique dans les romans de
Xavier-Laurent Petit : l'appel du dehors », *RELIEF – Revue
électronique de littérature française*, vol. 18, n° 1, 2024, p. 86-100.
doi.org/10.51777/relief19403

L'esprit géographique dans les romans de Xavier-Laurent Petit : l'appel du dehors

FLORENCE GILLE-DAHY, Le Mans Université

Résumé

La littérature de voyage pour la jeunesse donne la possibilité de suivre une construction identitaire autour d'un double nœud didactique : l'ici et l'ailleurs. L'espace géographique, élément constitutif du roman, pose le lieu comme un fondement du récit. En s'inscrivant dans un héritage humaniste, l'écrivain crée le voyage et permet l'expérience du vivant : l'espace et les espèces. L'œuvre de Xavier-Laurent Petit suggère ainsi tout naturellement au lecteur son appartenance au monde. Dans cette géographie littéraire, l'auteur tisse l'espace perçu, vécu et représenté. Il met en évidence des paysages, et un regard géographique qui invite fortement à l'approche géopoétique de Kenneth White. Cette approche permet d'ancrer la réflexion dans un triple regard : à la fois scientifique, philosophique et poétique. Quel est ce monde que nous habitons ? La question, au cœur de l'esprit géographique, semble entièrement contenue dans cet appel du dehors et l'expérience du mouvement. À la frontière de la littérature et de la géographie donc, convoquant différents types de connaissances sur le vivant qui nous entoure, le récit de voyage pour la jeunesse a le pouvoir d'interroger le monde. Il donne à lire un espace, un paysage, voire un parcours par le biais du langage.

Xavier-Laurent Petit écrit des romans dans lesquels se retrouvent les caractéristiques du récit pour adolescents : une proximité et une tension narrative assez fortes, mais également une construction identitaire qui n'est pas sans rappeler les romans d'apprentissage. Ce sont aussi des romans qui présentent une originalité dans le traitement de l'espace géographique car c'est en présentant d'autres réalités au lecteur que l'auteur crée le voyage. Il fait en effet le choix de nous plonger directement dans la vie d'un héros juvénile habitant un ailleurs plus ou moins lointain. Mes recherches se concentrent sur la mise en mots de l'espace, la figuration de l'ailleurs. Comme il existe un « être de papier », la représentation d'une personne dans la fiction, l'écrivain construit une « géographie de papier », une représentation de l'espace qui est portée par les mots et par les pensées. Dans le désir de faire découvrir le monde, l'auteur place ses histoires dans un environnement culturel spécifique et emmène le lecteur loin de ce qu'il connaît. Cette littérature de voyage pour la jeunesse, par des stratégies plus ou moins transparentes, séduit le récepteur juvénile et lui propose un ensemble de représentations de l'espace qui l'entoure. En lui donnant également l'occasion de se construire une réflexion et de se former, cette même littérature instruit et se révèle témoignage d'une génération adulte s'adressant aux futurs citoyens de demain. « Si le paysage peut susciter un tel intérêt de la part des sciences humaines, c'est qu'il ne donne pas seulement à voir mais aussi à penser » : Michel Collot désigne précisément le paysage comme un espace perçu, lié à un point de vue, « une étendue de pays qui s'offre au regard¹ ». Dans la veine de la littérature viatique et du

1. Michel Collot, *La pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, 2011, p. 17.

roman d'aventures, les livres de Xavier-Laurent Petit apparaissent comme autant de paysages qui s'offrent à la lecture et conduisent à la réflexion. L'espace, comme univers fictionnel du récit, induit un ancrage géographique des textes. Cette figuration de l'ailleurs repose sur des choix d'écriture personnels et s'inscrit dans une relation pertinente entre le monde et les mots. Mais l'espace, élément constitutif du roman, pose également le lieu comme un fondement du récit, un incontournable de la création littéraire. La littérature de voyage pour la jeunesse donne alors la possibilité de suivre une construction identitaire autour d'un double nœud didactique : l'ici et l'ailleurs. L'espace apparaît par conséquent au cœur d'un désir de transmission du monde. Dans son exigence de dire ce monde, l'écrivain participe à la construction d'un répertoire sensible chez le jeune lecteur. À l'exploration géographique s'ajouterait par conséquent celle d'un espace moral. Dans les romans de Xavier-Laurent Petit, le paysage ne se limite pas à décrire un lieu, il renvoie à un acte, une perception qui permet de l'envisager de manière sensible et dynamique. L'expérience émotionnelle n'en est que plus intense. Porté par le voyage sensoriel, l'espace joue un rôle fondamental dans la transformation du jeune personnage focalisateur. Qu'en sera-t-il du lecteur adolescent ? Il s'agit bien alors de *géographicit* : une expérience existentielle et sensible de la spatialité². L'approche géopoétique permet un triple regard : à la fois scientifique, philosophique et poétique. À la frontière de la littérature et de la géographie, le récit de voyage pour la jeunesse semble détenir le pouvoir d'interroger le vivant, comme un héritage humaniste, la transmission du monde d'un écrivain géographe à un lectorat en formation. Nous nous inspirerons par conséquent des principes de la géopoétique, à travers son rapport au dehors et quelques motifs choisis, pour identifier les points de convergence entre cette pensée et les romans de voyage pour la jeunesse de l'écrivain, dans leur approche de la relation entre l'homme et son environnement, ainsi que dans leur volonté de sensibiliser et d'éduquer les lecteurs.

Approcher le monde comme une poétique

Dans la lignée du récit de voyage qui possède depuis longtemps des liens étroits avec nombre de disciplines, le projet géopoétique fait explicitement appel à l'espace et se manifeste par une sensation de participation à la vie de la Terre. Traversée à la fois géographique et intellectuelle, ce courant de pensée pluridisciplinaire se propose d'explorer une autre manière d'être au monde, de l'habiter, et revisite ouvertement l'expérience du lieu.

Fondateur de la géopoétique, Kenneth White propose une philosophie de vie qui tente de faire surgir une pensée du paysage et somme toute une nouvelle géographie, plus dense, qui explore des perspectives existentielles autant qu'intellectuelles : « La géographie essaie de mesurer, de fixer et d'encadrer la terre, la géopoétique essaie d'approfondir une expérience de la terre et de la vie sur la terre, ou de la vie avec la terre³ ». Si le concept se rapproche

-
2. Éric Dardel développe l'idée que la relation de l'homme à la terre produit une géographicit (*L'Homme et la Terre*, Presses Universitaires de France, Paris, 1952).
 3. Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros, Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 190.

de la géopolitique (tout en dépassant les relations d'État à État pour évoquer les rapports de l'être humain à la Terre), ou bien de l'écologie, il s'agit avant tout d'une manifestation culturelle dynamique et plurielle. Parce qu'il privilégie le rapport de l'homme à l'espace plutôt qu'au temps, le projet géopoétique revisite le concept de l'espace et de la géographie, qui s'oppose finalement à celui du temps et de l'histoire. La géographie, science du dehors par excellence, est incontestablement au cœur de la géopoétique, et la démarche intellectuelle de Kenneth White se voulait profondément spatiale et exploratoire pour réconcilier l'homme avec le monde. Son œuvre se distingue par un sens inouï de l'ouverture qui place la poétique du monde sous le signe du mouvement et de l'énergie. Pour lui, le dynamisme entre la pensée et le dehors se trouve directement à l'origine du concept de monde : « C'est ce qui émerge des rapports entre l'esprit et la terre [...] : ce que les hommes font de la terre⁴. » Il s'agit bien d'une nouvelle cartographie mentale, un courant qui concerne la façon dont l'homme fonde son existence sur la Terre. Le fondateur de la géopoétique revisite par conséquent la place de l'homme dans le monde et la possibilité d'une habitation poétique de la Terre. Le projet, à la fois préoccupé de recherche et de création, a pour ambition de rendre la conscience du monde sous-jacente à toute démarche artistique : le monde de Kenneth White est ainsi un monde ouvert, où le sujet vit l'espace comme l'expression signifiante de son contact avec l'extérieur.

« À l'origine de la géopoétique, il y a un paysage (*landscape*), un espace mental (*mind-scape*) et un terrain linguistique (*wordscape*)⁵ ». Ces trois mots clés s'articulent habilement pour dire le monde. Ainsi, proposer une lecture géopoétique des textes de Xavier-Laurent Petit se justifie par leur évident point commun : chacun des romans de cet écrivain pour la jeunesse évoque un paysage contemporain et livre une vision éminemment spatiale de l'existence. L'écrivain accorde une importance particulière aux espaces physiques dans lesquels les personnages évoluent et auxquels ils réagissent. Cette vision reconnaît que l'espace n'est pas simplement un décor neutre, mais qu'il influence profondément les actions, les émotions et les relations entre les personnages. Depuis *L'Oasis* (1997), roman qu'il considère comme « son premier vrai roman, celui qu'il revendique comme tel⁶ », né de sa rencontre avec l'écrivain algérien en exil Rachid Boudjedra, Xavier-Laurent Petit nous offre son regard sur le monde : les Balkans (*Fils de guerre*, 1999), la Mongolie (*153 jours en hiver*, 2002 ; *Le Col des Mille Larmes*, 2004 ; *La Route du Nord*, 2008), les États-Unis (*Piège dans les Rocheuses*, 1999 ; *L'attrape-rêves*, 2009), le Mexique (*Les yeux de Rose Andersen*, 2003), la Bolivie (*Maestro*, 2005), l'Iraq (*Be safe*, 2007), le Kenya (*Mon petit cœur imbécile*, 2009), le Brésil (*Itawapa*, 2013), la Russie et plus particulièrement l'Extrême-Orient sibérien (*Un monde sauvage*, 2015).

Bien que la géopoétique soit transdisciplinaire, le rapport au dehors s'appréhende différemment selon que l'on est écrivain, scientifique ou artiste peintre. Dans le cadre de notre réflexion, la poétique du dehors se définirait donc d'abord dans le mouvement et la

4. *Ibid.*, p. 25.

5. Propos de Kenneth White dans la préface pour Catherine Chauche, *Langue et monde : grammaire géopoétique du paysage contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 9.

6. Sylvie Dodeller, *Mon écrivain préféré, Xavier-Laurent Petit*, Paris, L'École des loisirs, 2009, p. 16.

question de l'altérité, mais également par des choix d'écriture. Il s'agit alors de retrouver quelques invariants, des thèmes récurrents, et bien sûr les valeurs sous-jacentes qui épousent pleinement la perspective géopoétique. En inscrivant ses personnages dans un paysage et en retraçant le cheminement de la pensée, un itinéraire tout aussi mental que géographique, l'écrivain pénètre, me semble-t-il, le champ géopoétique. Les paysages de la fiction romanesque témoignent ici d'une géographie de l'être qui ferait de cet auteur pour la jeunesse un géopoète. Mettre en lumière le caractère géopoétique de ses romans consiste à souligner la dynamique topologique d'une œuvre marquée par une énergie langagière spécifique, qui se rapproche du concept développé par Kenneth White : le goût de l'ailleurs, de la distance, du vivant, du divers dans un rapport privilégié à la Terre.

Dans son essai sur l'approche géopoétique des textes, Rachel Bouvet s'appuie sur le courant géopoétique mais se saisit du texte comme objet d'analyse : « Le but visé de la géopoétique est d'intensifier le rapport de l'être au monde, de le rendre plus harmonieux, de manière à pouvoir s'émerveiller, encore et toujours, face à la beauté du monde⁷. » Parce que la littérature permet de traduire une pratique concrète des lieux, nous pouvons considérer les romans de Xavier-Laurent Petit comme marqués par l'expérience d'un monde sensible où la géographie des lieux accède parfois même au rang de personnage. La « Mort Blanche » (l'hiver de la steppe mongole), dans *153 jours en hiver*, est assimilée à un personnage : elle frappe, précède les habitants et emporte les bêtes du troupeau⁸. La personnification de la nature accentue alors sa dureté ou sa bonté envers l'homme faible et éphémère. Il s'agirait finalement de comprendre comment l'auteur et le lecteur construisent ou reconstruisent l'espace du récit. L'attention accordée au rapport de l'homme à la Terre dans ces romans témoigne d'une réelle ouverture et permet de penser leur lecture à partir d'une approche géopoétique telle qu'elle est envisagée dans les travaux de Rachel Bouvet. Chez Xavier-Laurent Petit, le rapport à l'espace est porté par les noms propres, par les emprunts aux langues étrangères – tout ce qui se rapporte à l'habitat, ainsi qu'à la faune et à la flore, par le lexique du corps et des émotions, mais également par les verbes d'action. La dimension spatiale est clairement fondée sur la mobilité et le mouvement. Il importe donc de lire ces textes en reconnaissant la place centrale accordée au lieu géographique : « si la découverte première d'un espace fictionnel donne souvent l'impression de s'immerger dans un autre univers, l'analyse conduit à revisiter tous ces lieux devenus familiers et à saisir avec plus d'acuité les lignes de force, les paysages et les subtilités de l'espace romanesque⁹ ».

Pour planter le décor, l'écrivain choisit un environnement qui reflète les réalités spatiales. Les animaux et les végétaux remplissent alors une fonction déterminante d'ancrage géographique et s'invitent dans la progression narrative. Ses récents romans pour la jeunesse forment la série des « Histoires naturelles » et tout en relatant un événement climatique particulier (ouragan, sécheresse, fonte des glaces...), chaque récit est construit autour d'un

7. Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 9.

8. Xavier-Laurent Petit, *153 jours en hiver*, Paris, Flammarion, 2002.

9. Bouvet, *Vers une approche géopoétique*, op. cit., p. 171.

triptyque récurrent : le héros juvénile, l'animal et le lieu¹⁰. Au sein de ce croisement d'aventures et de sensibilisation écologique, écrire le paysage ne se limite alors pas à décrire ce lieu : il s'agit d'ancrer le corps du personnage dans la progression spatiale du récit tout en ancrant également le corps du lecteur dans le livre. Le paysage se définit donc dans la réception de l'espace, à travers des descriptions, des sensations et des déplacements. Selon Michel Collot, le paysage ne donne pas seulement à voir, « il donne à penser et à penser autrement¹¹ ». Dans les romans de Xavier-Laurent Petit, chaque paysage est à la fois vu et surtout parcouru, par le mouvement et l'immersion. Il s'agit là de revisiter une posture classique qui place le spectateur en face du paysage. Parcourir physiquement les lieux renforce une certaine solidarité entre le corps percevant et le monde perçu, alors que l'expérience passe par le mouvement et l'intime :

Et nous nous remettons en marche. Il ne fallait surtout pas penser aux bestioles répugnantes qui devaient grouiller sous nos semelles, ne pas penser que nous étions au bout du monde, désespérément seuls, et que si par malheur il nous arrivait quoi que ce soit, jamais personne ne viendrait nous chercher là. Je murmurais en boucle le nom de maman au rythme de mes pas. « Ma-mã... Ma-mã... Ma-mã... » J'avais comme une mécanique, soulevant les pieds juste ce qu'il fallait pour ne pas m'empêtrer dans les branches qui jonchaient le fond. Ma-mã... Ma-mã¹²...

Espace de l'épreuve et de l'aventure, la forêt tient une place prépondérante dans la géographie de l'écrivain : *Itawapa* fait la part belle à la forêt amazonienne, *L'attrape-rêve* nous plonge dans une forêt du Montana, *Un monde sauvage* est construit autour de la sauvegarde du tigre de Sibérie, au fin fond de la taïga. Il s'agit bien d'un terrain d'expérimentation vaste, un premier pas vers la conquête d'un espace grandissant et à la symbolique particulièrement riche. Dans ce lieu de nature qui s'oppose à la civilisation mais également espace traditionnel de l'abandon, le personnage juvénile s'isole et entre en initiation. Dans sa capacité à reproduire la réalité, ou bien de s'en écarter, le roman envisage, sur un mode imaginaire, l'expérience de la vie et du monde.

Quelques motifs géopoétiques

L'approche géographique saute aux yeux, mais les romans gravitent autour de plusieurs fondements chers à la géopoétique. L'œuvre de Xavier-Laurent Petit est assurément émaillée de motifs géopoétiques : thèmes et symboles récurrents parsèment les textes, et les affinités avec la pensée de Kenneth White apparaissent clairement. Si l'écrivain pour la jeunesse s'est emparé des deux principes fondamentaux que sont l'appel du dehors et l'esprit nomade, son

10. À la croisée des sciences naturelles et de la fiction, la série « Histoires naturelles » est publiée à L'École des loisirs, dans la collection « Neuf ». La série compte aujourd'hui six tomes : *Un temps de chien* (États-Unis, Floride), paru en avril 2019 ; *Les loups du clair de lune* (Australie), septembre 2019 ; *Mission Mammoth* (Russie, Sibérie), septembre 2020 ; *L'île sous la mer* (États-Unis, Baie de Chesapeake), mai 2021 ; *La forêt des nuages* (Bolivie), juin 2022 ; *Le pays de sable* (Mauritanie), septembre 2023.

11. Michel Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », *Espace géographique*, vol. 15, n° 3, 1986, p. 211.

12. Xavier-Laurent Petit, *Itawapa*, Paris, L'École des loisirs, 2013, p. 137.

écriture s'appuie avant tout sur une expérience intime du lieu, une certaine disposition de l'esprit et des sens, qui interroge la pratique de l'espace et la manière d'habiter la Terre.

La géopoétique présente un monde ouvert au marcheur : un homme libre de cheminer tant sur le plan du territoire que sur celui de la pensée. Parce que chacun d'entre eux propose un cheminement singulier doublé d'un itinéraire intérieur, un parcours jalonné d'expériences multiples et de rencontres déterminantes, les romans de Xavier-Laurent Petit s'attachent à l'espace, mais avant tout au mouvement, principe premier de la géopoétique. Les personnages arpentent des lieux, traversent des espaces et découvrent des contrées dans un traitement particulièrement dynamique de l'aventure. L'exploration et la découverte du dehors s'effectuent principalement par la marche : personnages nomades¹³, périple en ville, en montagne ou en forêt, promenades, les héros adolescents semblent s'approprier le monde et explorer un espace grandissant qui se dévoile progressivement sous leurs pieds et sous leurs yeux. La marche donne accès au paysage et intensifie le lien avec la Terre. Il s'agit d'une véritable expérience qui fait sens, aiguise la perception et appelle les souvenirs. Marcher apparaît alors bien plus qu'un moyen pour se déplacer d'un point à un autre :

En quelques semaines, Chems avait exploré de fond en comble tout ce coin de vallée. Il en connaissait chaque source, chaque clairière et chaque ravine mieux que les chasseurs et les forestiers les plus chevronnés et m'entraînait dans les coins où je n'avais jamais mis les pieds. La plupart du temps, j'aurais été incapable de m'y retrouver toute seule. Les aiguilles dorées des mélèzes jonchaient le sol, on s'y enfonçait comme dans un tapis. Le prix à payer pour l'accompagner était mon silence complet et, hasard ou pas, Chems se débrouillait toujours pour apercevoir un oiseau un peu rare ou repérer des traces de bêtes. Il n'était pas spécialement doué en classe, mais devenait imbattable dès qu'il s'agissait de dire combien de daims avait bu dans un trou d'eau rien qu'aux empreintes qu'ils avaient laissées dans la boue.

Cet automne-là, nous avons fait ensemble des dizaines de kilomètres en forêt.

Parfois, à la tombée du jour, Chems se postait sur une souche et, les mains en entonnoir autour de sa bouche, imitait le trille enroué des engoulevants jusqu'à ce que les oiseaux viennent le frôler, sans doute persuadés d'avoir affaire à l'un des leurs. C'était l'époque du brame et, par moments, le rugissement des wapitis qui appelaient les femelles avait quelque chose de terrifiant. J'agrippais la main de Chems, médusée par la sauvagerie de ces bruits que je connaissais pourtant depuis mon enfance. Jamais je n'y avais prêté une telle attention¹⁴.

Les romans de cet écrivain renferment le rythme d'un cheminement spatial (les personnages parcourent des terres proches ou lointaines) et mental (ils grandissent et ont changé à la fin de l'aventure, ce qui est le propre des livres pour la jeunesse). Le mouvement de l'esprit apparaît inséparable du mouvement physique : c'est parce que le héros juvénile engage une réflexion introspective pendant son voyage que l'auteur livre une pensée en mouvement. Il s'agit bien de se mettre en route et d'entrer en contact avec le dehors. Cette prise en compte de l'altérité déporte le lecteur et le rapproche de l'itinéraire mental poursuivi par Kenneth White.

13. Dans *153 jours en hiver*, le grand-père de la jeune héroïne Galshan est un des derniers représentants d'un peuple nomade de Mongolie.

14. Xavier-Laurent Petit, *L'attrape-rêves*, Paris, L'École des loisirs, 2009, p. 59-61.

L'interaction concrète avec l'environnement passe par le corps et les différents sens qui permettent aux jeunes héros d'entrer directement en contact avec le monde. Le corps, lieu d'expérience immédiate de l'espace, sert l'effet de réel et renforce l'authenticité qui fait des personnages presque de véritables personnes. L'auteur crée ainsi une illusion efficace et ses romans, en traversant les expériences sensorielles par lesquelles le monde est perçu et par lesquelles l'espace se construit, visent l'adhésion du lecteur et donnent chair à la géographie. C'est la sollicitation des sens, les cinq, sans exception, qui offre cette immersion en engageant le corps tout entier : le paysage sonore, l'odorat lié à l'animalité, l'expérience tactile, le registre gustatif à la dimension sentimentale, et bien sûr la vue, peut-être le sens le plus fiable de la sensibilité romanesque. L'écriture particulièrement physique de Xavier-Laurent Petit privilégie cette approche corporelle et sensible. Ainsi, la marche est, dans un tout premier temps, appréhendée physiquement, par la fatigue et par la douleur. S'appuyant sur la perception et sur le mouvement, l'expérience géopoétique fait appel au corps, comme médiateur entre l'esprit et la nature. Il s'agit finalement d'une expérience *in situ* qui permet de relier le vécu sensible au mouvement de la pensée. Considérée comme une pratique du paysage, la géopoétique implique ainsi une perception active et affective que l'on retrouve dans les différents romans. L'aventure vécue met nécessairement le corps en scène : le personnage se nourrit, souffre de la chaleur ou du froid, éprouve les sensations du déplacement. Le paysage peut ainsi être perçu par l'intermédiaire d'un corps en marche, tout absorbé dans l'effort à fournir. Dans *Itawapa*, la forêt tropicale rend la progression difficile pour Vitalia, jeune héroïne partie à la recherche de sa mère :

D'un coup de machette, il a tranché une grosse liane épineuse qui barrait le sentier à hauteur du visage et, un pas après l'autre, nous nous sommes enfoncés dans la forêt.

Les ronces n'étaient rien. Le pire, c'était les moustiques. La chaleur humide qui stagnait sous les arbres les rendait fous. Nous exceptés, ils étaient les seuls êtres vivants. C'est à peine si l'on entendait de temps à autre un fouillis d'aile ou les cris étouffés d'un groupe de singes minuscules qui fuyaient à notre approche. Et puis le silence retombait. Un faux silence, tissé de mille bruits qui semblaient naître à notre passage, comme si la forêt ne cessait de parler de nous. Les coups presque automatiques de la machette rythmaient notre marche. Schlak ! Schlak¹⁵ !

Il est assurément des espaces géographiques où le corps du voyageur s'avère soumis à rude épreuve : l'immensité qui allonge le trajet, le climat rude et le caractère sauvage d'une nature extrême, sont autant d'obstacles que le jeune héros rencontre sur son chemin. Lors d'un changement d'espace, les désagréments se font vite sentir jusqu'à transformer le périple en voyage initiatique. Le climat notamment, qu'il soit équatorial dans *Itawapa*, ou bien sibérien dans *Un monde sauvage*, met systématiquement le corps du voyageur à l'épreuve. Les perceptions deviennent alors un véritable outil de connaissance du milieu pour le héros juvénile, mais aussi pour le lecteur.

Parmi les paysages romanesques grandioses et singuliers qui mettent le corps et l'esprit à rude épreuve, nombreux sont les espaces frontaliers et excentrés. Les romans de

15. Petit, *Itawapa*, op. cit., p. 132.

Xavier-Laurent Petit célèbre la beauté des confins et des lisières, laissant deviner un penchant de l'écrivain pour les marges dont la rare fréquentation contribue assurément à ouvrir l'espace géographique. Ses personnages, habitants des rivages et des extrêmes, arpentent des territoires ouverts sur le rêve et l'aventure en quête d'un destin neuf qui passe bien souvent par un retour à la nature. Les paysages blancs, territoires vierges enveloppés d'inconnu et de mystère, s'imposent dans plusieurs romans :

Dehors, la neige vibrait de lumière. La main en visière, elle observa la ligne plus sombre du sentier, là-bas, à flanc de pente. Tout était désert, parfaitement immobile. Galshan happa une goulée d'air glacial. La petite pointe d'inquiétude qui nichait en elle depuis son réveil s'enfonça plus profondément dans sa chair, aiguë comme une grosse écharde¹⁶.

Refuge premier ou étendue à conquérir, le motif du bout du monde investit très largement l'œuvre romanesque. Jeunes habitants des territoires sauvages, parfois explorateurs et aventuriers malgré eux, ces personnages focalisateurs semblent échapper à l'environnement familier pour entraîner le lecteur aux confins du monde. Dès les premières pages, le décor est planté : « juste la forêt, quelques ours et des hivers à vous glacer le sang. On habitait le bout du monde et ça suffisait à ce qu'on ne se mélange pas avec les autres¹⁷. » La distance est ainsi posée alors que se noue le pacte de lecture. L'écrivain aborde cette immensité, séduisante pour tous ceux qui sont en quête d'une vie nouvelle, dans un décor quasiment vierge abritant une faune et une flore exceptionnelles, espace ouvert pour la conquête ou l'aventure, et il souligne ainsi la nécessité de préserver les liens avec le lointain. Ces paysages de l'immensité engendrent une sensation d'agrandissement et permettent aux personnages de déplier une véritable amplitude intérieure. Déserts, steppe mongole, forêts amazonienne ou sibérienne, autant d'espaces à conquérir, dans une nature exubérante ou monotone, des espaces qui offrent aux différents protagonistes des aires de marche et de respiration. Tous ces paysages, territoires du vide, emblématiques et lointains, contribuent à rapprocher l'expérience physique et poétique : l'isolement, le caractère inhospitalier, l'immensité, témoignent des différentes façons d'habiter le monde et de l'exprimer.

Le roman, composante éducative

Les romans permettent aux jeunes lecteurs de lire le monde grâce à la dramatisation de l'expérience humaine portée par chacun des textes. Le récit « a, auprès de l'adolescent, une fonction décisive d'élucidation du monde¹⁸. » Son mode de fonctionnement permet en effet de se préparer au réel d'abord dans l'imaginaire. Ces fictions suscitent bien sûr l'identification du lecteur à un personnage, mais elles provoquent également un intérêt intellectuel pour les questions soulevées par ce dernier : la défense du milieu naturel, la sauvegarde des espèces, le respect des peuples autochtones... Chaque récit sollicite donc à la fois les facultés d'imagi-

16. Petit, *153 jours en hiver*, op. cit., p. 128.

17. Petit, *L'attrape-rêves*, op. cit., p. 10.

18. Claude Le Manchec, *L'adolescent et le récit*, Paris, L'École, 2000, p. 7.

nation et les facultés de réflexion du jeune récepteur. Il s'adresse autant aux capacités d'analyse du « lecteur » qu'à l'affectivité du « lisant », pour reprendre la distinction de Vincent Jouve¹⁹. L'expérience littéraire développe une vision du monde : elle donne à voir et déplace le regard sur des thèmes écologiques et les événements liés à la question environnementale. Elle offre du paysage et de la « pensée en acte²⁰ ». Le roman pour la jeunesse, en proposant le destin d'un héros jeune, en devenir, se développe autour d'une visée éducative. Ne serait-ce que parce qu'il s'agit avant tout d'un livre écrit par un adulte à destination d'un lecteur adolescent. Le récit va donc enseigner et le lecteur apprendre : apprendre le monde, mais également apprendre quelque chose sur lui-même. Cette construction identitaire s'inscrit dans les lieux traversés tout au long du récit.

Initiatique, le lieu fonctionne métaphoriquement et dépasse le simple décor. La topographie romanesque quitte alors la géographie de l'enfance pour accompagner l'aventure et la transformation sur un territoire grandissant, vers l'expérience de la nature et de l'immensité. Les ouvrages, en rencontrant les questions fondamentales de la violence, de la mort et du pouvoir optent pour une démarche qui poursuit les trois objectifs définis par Daniel Delbrassine, ceux de toute formation : ouvrir les yeux sur le monde, partager une expérience, transmettre des valeurs²¹. Le mode de transmission de toutes ces valeurs opérant de façon implicite, sans discours moralisateur, mais parfaitement intégré au récit, s'apparente au « mécanisme d'apprentissage exemplaire²² » dans lequel le sujet fictif « vit » l'histoire alors que le sujet réel la « lit ». L'immersion géographique invite alors le lecteur à interpréter, à réfléchir, à se poser des questions qui sont déjà celles des adultes face à la réalité du monde :

De l'autre côté du fleuve, on croyait dur comme fer que manger du tigre rendait aussi fort, puissant et invincible que lui. Les gens broyaient leurs os pour en faire de la poudre, dormaient sur leurs peaux et portaient leurs griffes en pendentif. Ils fabriquaient des pilules avec leurs yeux, des lotions avec leurs cerveaux, des soupes avec leurs queues... Et les plus riches étaient prêts à payer des dizaines de milliers de dollars pour la dépouille entière d'un félin. On parlait de cinquante mille dollars. Et plus encore pour des bêtes d'exception. Des sommes qu'aucun des habitants de Slobodnié n'avait le moindre espoir de gagner un jour.

Sauf les trafiquants.

Pour ceux-là, la réserve était une véritable mine. En cherchant un peu, on y trouvait de tout. D'autant plus facilement que chacun savait qu'Alissa Alexonova, mon garde forestier de mère, était quasiment seule pour surveiller l'immense territoire dont elle était responsable, armée d'une carabine hors d'âge et secondée par une outre à vodka qui passait plus de temps à cuver qu'à organiser ses tournées de surveillance²³.

19. Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 81-91.

20. Pierre Macherey, « Littérature et/ou Philosophie », dans Danielle Lorenzini et Ariane Revel (dir.), *Le travail de la littérature : usages du littéraire en philosophie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 35.

21. Daniel Delbrassine, *Le roman pour adolescents aujourd'hui*, Créteil, SCEREN-CRDP de Créteil, 2006, p. 367.

22. Susan Suleiman, « La structure d'apprentissage. Bildungsroman et roman à thèse », *Poétique*, n° 37, 1979, p. 24-42.

23. Xavier-Laurent Petit, *Un monde sauvage*, Paris, L'École des loisirs, 2015, p. 47-48.

Ces romans illustrent parfaitement les mécanismes de « pédagogie invisible » développés par le sociologue de l'éducation Basil Bernstein pour qui « plus la transmission s'opère sur un mode implicite et pour des principes généraux, plus la pédagogie est invisible²⁴ ». Et même s'ils n'offrent pas un processus de formation complet qui irait de l'enfance à l'âge adulte, ces ouvrages restent centrés sur une étape décisive dans le parcours : le héros enrichit ses relations sociales et évolue psychologiquement. Il est essentiel de rappeler l'importance de la géographie, ici discipline capitale pour penser la géopoétique. L'espace géographique alimente l'univers fictionnel de l'écrivain, et par là même celui du lecteur. La profusion d'images de la faune, de la flore, de l'environnement rural ou urbain, tout comme l'onomastique des personnages et des lieux, rappellent une réalité existante. L'espace dont il est question à chaque roman se confronte à l'imaginaire et aux connaissances du lecteur, avec notamment en première ligne les compétences encyclopédiques. La géopoétique apparaît alors comme une géographie revisitée par l'imagination et la mise en mots de l'écrivain. Nous savons à quel point les récits de Xavier-Laurent Petit explorent la spécificité d'un lieu géographique et comment ce dernier s'inspire de l'actualité et de ses propres lectures. De sorte que l'espace de chaque roman, y compris ceux qui ne possèdent pas de localisation précise, renvoie davantage à une géographie mentale qui se nourrit d'expériences et de mémoire. Après le succès de *L'Oasis*, alors qu'on lui prête des origines algériennes tellement les descriptions sont justes, et malgré l'absence de noms propres significatifs, l'écrivain crée sa signature géographique : un certain flou qui va néanmoins permettre au lecteur de localiser les événements du récit à sa manière²⁵.

Il retient l'idée d'utiliser les journaux, d'ancrer son histoire dans l'actualité, de tisser une forme de réalité avec une forme d'imaginaire, mais un imaginaire qui colle parfaitement, qui sonne vrai. L'idée de faire toucher du doigt une réalité pas si lointaine, à deux heures d'avion, à quelques centaines de kilomètres. L'idée qu'un livre est un filtre, que le roman permet de cristalliser la réalité et de la simplifier pour en tirer l'essentiel. Nous sommes en 1996, Xavier-Laurent Petit vient de trouver une façon d'écrire devenue sa marque de fabrique²⁶.

La présence, dans les univers représentés, des nombreux motifs liés à la nature reflète la vision du monde de l'auteur mais suggère également une note plus symbolique, comme un sens caché qui s'offrirait au lecteur. La forêt par exemple, omniprésente, s'immisce dans la trame narrative et va jusqu'à influencer le cours du destin. Le jeune personnage focalisateur devient ainsi la plupart du temps l'hôte de la nature. L'approche géopoétique, expérience sensible et méditative, fondée sur cette même nature, restitue les liens entre l'être et l'es-

24. « The basic difference between visible and invisible pedagogies is in the *manner* in which criteria are transmitted and in the degree of specificity of the criteria. The more implicit the manner of transmission and the more diffuse the criteria, the more invisible the pedagogy. » (Basil Bernstein, *Class and Pedagogies, Visible and Invisible*, Paris, Organisation for Economic Co-operation and Development, 1975, p. 116-117).

25. Dans ses romans, Xavier-Laurent Petit ne situe pas précisément l'action : la langue du pays et les noms propres sont inventés à partir de termes existants et de consonances justes (ce qui ne sera plus le cas pour la collection des « Histoires naturelles »).

26. Dodeller, *Mon écrivain préféré*, op. cit., p. 17.

pace. Le développement de ce rapport sensible entre l'homme et le monde construit un espace de culture qui traverse incontestablement la question de l'environnement. Nous pensons qu'écrire le vivant englobe cette double visée : réunir dans une expérience continue, la nature de l'esprit et la nature du dehors. Dans le roman pour la jeunesse, cette représentation de la nature rejoint la signification métaphysique avancée par Jean-Marc Besse²⁷. Dans ce qui apparaît comme une quête identitaire et un parcours initiatique, la nature s'entend comme une force qui pousse. Le cycle de la nature renvoie assurément à ce qui naît et renaît, à ce qui croît, comme le symbole d'un véritable accomplissement en devenir : « la nature est comprise fondamentalement comme lieu de l'expérience, comme fondement des expériences humaines, comme ce à quoi l'homme doit avoir rapport pour s'orienter ; la nature est le domaine et la ressource du sens²⁸ ».

Les romans de Xavier-Laurent Petit, en confrontant le jeune personnage focalisateur au « grand dehors²⁹ » et à l'espace naturel, poursuivent cette même ambition d'accompagner le lecteur à la fois dans son intimité et dans son ouverture au monde. L'espace naturel, représentation des lieux où se déroule l'aventure, fonctionne comme un espace initiatique que le jeune héros doit apprivoiser pour en sortir grandi. Les récits décrivent ainsi des milieux naturels reposant clairement sur des connaissances géographiques et scientifiques. Le lieu géographique ouvre chacun des romans de l'auteur à des aventures renouvelées. Écrire le dépaysement permet à l'écrivain de donner à voir le monde et l'identité d'un territoire spécifique : le roman géographique fait ainsi appel aux deux géographies identifiées par Jean-Marc Besse. La première est une science qui permet à l'homme de comprendre le monde à l'aide de savoirs, de discours et de techniques :

La géographie est ici conçue comme un savoir du réel, une science du concret, plus précisément une science des espaces concrets dans lesquels les groupes humains sont amenés à vivre. Entendons bien, cependant, que ces espaces concrets ne sont pas seulement matériels, ils sont aussi symboliques, idéaux, et parfois imaginaires³⁰.

Le lecteur devra par conséquent identifier les indices géographiques donnés par le texte : quelques éléments naturels ou architecturaux, une faune et une flore précises, un habitat, des caractéristiques physiques, une langue... La seconde géographie, moins savante mais sans doute plus proche et plus intime, apparaît comme un savoir de l'espace dans le contact familial que chacun entretient avec le monde : « un savoir qui porte en effet une intelligence quotidienne du monde et de l'espace, une familiarité fondée sur l'usage. C'est une géographie

27. Le géographe Jean-Marc Besse retient trois directions de sens : la nature envisagée du point de vue métaphysique, la nature conçue dans une perspective technologique et la nature reliée à l'horizon d'une responsabilité et d'une sollicitude éthique (« Le sens de la nature dans les discours philosophiques », dans Jean-Marc Besse et Isabelle Roussel (dir.), *Environnement : représentations et concept de la nature*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 35-50).

28. *Ibid.*, p. 39.

29. Voir Michel Le Bris, *Le grand dehors*, Paris, Payot, 1992.

30. Jean-Marc Besse, *Le goût du monde*, Arles, Actes Sud / ENSP, 2009, p. 193.

vécue autant que pensée. C'est avant tout une manière d'être dans le monde, une expérience et un usage qui se déploie dans l'espace³¹ ».

Ainsi, les notions de distance et d'éloignement prennent sens chez le lecteur au sein d'un espace en mouvement qui engage des interprétations, des émotions et des attentes. Il s'agit bien cette fois de « l'espace-du-paysage³² » (et non plus du paysage spectacle), produit par le cheminement qui est en réalité la manière dont chaque individu déploie son expérience concrète du monde. C'est ce monde vécu qui doit être alors interprété par le lecteur : quitter son village, prendre le car scolaire, traverser la forêt ou survoler la mer, autant de mouvements qui permettent de concevoir un espace construit par des itinéraires. Chaque aventure se lit par conséquent comme un apprentissage spatial et géographique. Et puisque, selon Jean-Yves Tadié, « l'aventure réside dans la rencontre du lieu³³ », le lecteur lui-même ne partage-t-il pas cette expérience sensible, cette géographie vécue ? Le rôle de la perception et du point de vue semble alors essentiel. Les romans de Xavier-Laurent Petit font vivre une géographie plurielle et riche de ses différents champs. À partir d'expériences de lecture, le lecteur juvénile est amené à découvrir et à comprendre la spatialité. Les textes de fiction participent ainsi activement à l'accompagnement de la mise en place du sentiment géographique des jeunes. En privilégiant la dimension subjective, l'écrivain offre le point de vue d'un individu sur des réalités spatiales. Cette expérience existentielle et sensible de la spatialité à travers une œuvre de fiction n'est rien d'autre qu'un regard sur le réel, et doit bien sûr être étudiée comme telle : « il est particulièrement enrichissant d'appréhender les récits de fiction, en particulier auprès des enfants, comme les choix (d'action, de pensée) parmi des possibles, auxquels ont procédé l'auteur, les personnages et finalement le lecteur pour comprendre ceux-ci³⁴ ».

Conclusion

La perspective géopoétique s'impose quand Xavier-Laurent Petit, qui privilégie incontestablement l'aspect sensible, s'accommode de ces retrouvailles entre le corps et l'esprit et n'en finit pas de traduire ce dynamisme évident entre le dedans et le dehors. Il y a chez cet auteur un réel engagement géographique accompagné d'une pensée et d'une présence corporelles. L'espace du dehors, tel qu'il est appréhendé par l'écrivain, retient l'attention car il permet assurément de dépasser les perspectives littéraires et géographiques pour atteindre un terrain de rencontre entre la science, les lettres et les arts. La dimension géographique suggère ici des manières singulières d'habiter le monde : chaque parcours lie le jeune lecteur à la Terre et lui procure de nouvelles découvertes. Rencontre de deux géographicités donc, celle de l'auteur et celle du lecteur, l'œuvre de fiction magnifie le contact sensuel, esthétique et intellectuel avec le vivant, et sublime le monde tout entier. Mais pour que l'expérience sensible

31. *Ibid.*, p. 194.

32. *Ibid.*, p. 198.

33. Jean-Yves Tadié, *Le récit poétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978, p. 54.

34. Fabienne Cavaillé, « Que peut la fiction pour la géographie ? Les apports de la littérature de jeunesse dans les apprentissages », *Annales de géographie*, vol. 709-710, n° 3, 2016, p. 248-249.

s'installe chez le jeune lecteur, encore faut-il que la connaissance que l'enfant (ou l'adolescent) a de son environnement ne soit ni trop partielle, ni trop imparfaite. Ainsi, la compréhension d'une description dépend essentiellement de l'encyclopédie d'un lecteur doublement actif : « il lit, et au fur et à mesure qu'il élabore le sens de ce qu'il lit, il le rapproche de ce qu'il sait³⁵ ». Pour que le jeune lecteur puisse se créer une véritable culture spatiale à partir de la lecture, il paraît essentiel de l'accompagner à la fois dans l'apprentissage des différents savoirs à mobiliser pour entrer dans le récit, le comprendre et l'interpréter, mais également dans la mise en place de son sentiment géographique. Alors seulement, le lecteur sera en capacité d'adopter la posture du voyageur et de partager le monde avec l'écrivain. Lire le paysage : l'expression s'entend doublement parce qu'elle s'applique aussi bien au paysage réel et concret qu'au paysage romanesque. Il s'agit dans les deux cas d'une accumulation de références qui feront sens. Très tôt, l'enfant construit son sentiment géographique, en lien notamment avec la perception et la structuration de l'espace. Mais, à l'école, la géographie s'introduit et se construit comme discipline, d'abord comme découverte de l'espace et du monde, puis plus tard comme une science regroupant de nombreux savoirs factuels. Fabienne Cavaillé propose ainsi d'associer les textes littéraires et les savoirs géographiques au sein d'un même enseignement pour qu'ils s'enrichissent mutuellement ; une étude plus fine de la langue qui repose sur la compréhension et l'interprétation des textes au service d'un ensemble de savoirs trop fréquemment inertes focalisé sur un outillage le plus souvent cartographique : « certaines œuvres de fiction détiennent probablement plus de pouvoirs que d'autres pour révéler un réel et un regard géographiques³⁶ ».

Dévoiler le réel géographique aux yeux du lecteur participe assurément à une réflexion géopoétique. Le courant de pensée fondé par Kenneth White intègre une démarche nomade qui favorise le voyage. Au moyen d'une écriture qui investit l'espace et repose sur la base d'un rapport sensoriel aux lieux, Xavier-Laurent Petit privilégie la représentation littéraire à l'ancrage référentiel, mais reste très proche des fondements de la géopoétique. Écrire et lire le monde s'enracinent alors dans une dynamique d'ouverture au vivant. Parce que, même si l'acte d'écriture, ou de lecture, se définit avant tout comme une relation entre un sujet et un texte, le roman de voyage ici n'en finit pas d'engendrer de nouvelles perspectives. Écrire ou lire des paysages, « cheminer aux confins des disciplines³⁷ », traverser des frontières : l'exploration dépasse amplement la traditionnelle dimension physique *in situ* pour se concentrer sur le mouvement de la pensée et les différents registres du savoir. L'interaction concrète avec l'environnement, si chère à Kenneth White, trouve par conséquent sa place en amont, ou en aval du roman lui-même, dans une dimension polysensorielle qui n'en sera que plus puissante. Toujours en mouvement, en quête d'habiter le monde d'une manière plus harmo-

35. Nicole Biagioli-Bilous, « Descriptif et description du paysage dans la littérature de jeunesse », dans Jean Perrot (dir.), *Histoire, mémoire et paysage*, Paris, InPress Éditions, 2002, p. 17.

36. Cavaillé, « Que peut la fiction pour la géographie ? », art. cit., p. 267.

37. Rachel Bouvet, « Paysages des confins : déserts, mers, forêts », dans Rachel Bouvet et Rita Olivieri-Godet (dir.), *Géopoétique des confins*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018, p. 23.

nieuse, les jeunes personnages romanesques de Xavier-Laurent Petit apprennent à vivre dans une relation renouvelée à leur environnement :

De la même façon, le mouvement inhérent à la lecture se poursuit après la traversée du texte, les signes écrits se transformant en pistes d'envol pour la rêverie, qui nous déporte vers l'ailleurs. C'est dans l'intimité de la lecture que l'on ressent parfois l'appel du dehors et que prend naissance le désir d'une envolée, d'un départ vers de lointains horizons³⁸.

L'écrivain se fait alors géographe : il entraîne ses lecteurs dans l'aventure géographique, car les multiples paysages disséminés à travers ses romans appellent immanquablement au voyage pour qui cherche à savourer la plénitude du monde.

Bibliographie

- BERNSTEIN Basil, *Class and Pedagogies, Visible and Invisible*, Paris, Organisation for Economic Co-operation and Development, 1975.
- BESSE Jean-Marc, « Le sens de la nature dans les discours philosophiques », dans Jean-Marc Besse et Isabelle Roussel (dir.), *Environnement : représentations et concept de la nature*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 35-50.
- *Le goût du monde*, Arles, Actes Sud / ENSP, 2009.
- BIAGIOLI-BILOUS Nicole, « Descriptif et description du paysage dans la littérature de jeunesse », dans Jean Perrot (dir.), *Histoire, mémoire et paysage*, Paris, InPress Éditions, 2002, p. 15-40.
- BOUVET Rachel, *Vers une approche géopoétique : lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.
- BOUVET Rachel et OLIVIERI-GODET Rita, *Géopoétique des confins*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018.
- CAVAILLÉ Fabienne, « Que peut la fiction pour la géographie ? Les apports de la littérature de jeunesse dans les apprentissages », *Annales de géographie*, vol. 709-710, n° 3, 2016, p. 246-271. doi.org/10.3917/ag.709.0246
- CHAUCHE Catherine, *Langue et monde : grammaire géopoétique du paysage contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- COLLOT Michel, « Points de vue sur la perception des paysages », *Espace géographique*, vol. 15, n° 3, 1986, p. 211-217. doi.org/10.3406/spgeo.1986.4144
- *La pensée-paysage*, Arles, Actes Sud, 2011.
- DARDEL Éric, *L'Homme et la Terre*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.
- DELBRASSINE Daniel, *Le roman pour adolescents aujourd'hui*, Créteil, SCEREN-CNDP de Créteil, 2006.
- DODELLER Sylvie, *Mon écrivain préféré, Xavier-Laurent Petit*, Paris, L'École des loisirs, 2009.
- JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.
- LE BRIS Michel, *Le grand dehors*, Paris, Payot, 1992.
- LE MANCHEC Claude, *L'adolescent et le récit*, Paris, L'École, 2000.
- MACHEREY Pierre, « Littérature et/ou Philosophie », dans Danielle Lorenzini et Ariane Revel (dir.), *Le travail de la littérature : usages du littéraire en philosophie*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 29-38.
- PETIT Xavier-Laurent, *L'oasis*, Paris, L'École des loisirs, 1997.
- *Piège dans les Rocheuses*, Paris, Flammarion, 1999.
- *Fils de guerre*, Paris, L'École des loisirs, 1999.
- *153 jours en hiver*, Paris, Flammarion, 2002.

38. Bouvet, *Vers une approche géopoétique*, op. cit., p. 243.

- *Les yeux de Rose Andersen*, Paris, L'École des loisirs, 2003
 - *Le col des Mille Larmes*, Paris, Flammarion, 2004.
 - *Maestro*, Paris, L'École des loisirs, 2005.
 - *Be safe*, Paris, L'École des loisirs, 2007.
 - *La route du Nord*, Paris, Flammarion, 2008.
 - *Mon petit cœur imbécile*, Paris, L'École des loisirs, 2009.
 - *L'attrape-rêves*, Paris, L'École des loisirs, 2009.
 - *Itawapa*, Paris, L'École des loisirs, 2013.
 - *Un monde sauvage*, Paris, L'École des loisirs, 2015.
 - *Un temps de chien*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Histoires naturelles », 2019.
 - *Les loups du clair de lune*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Histoires naturelles », 2019.
 - *Mission Mammouth*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Histoires naturelles », 2020.
 - *L'île sous la mer*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Histoires naturelles », 2021.
 - *La forêt des nuages*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Histoires naturelles », 2022.
 - *Le pays de sable*, Paris, L'École des loisirs, coll. « Histoires naturelles », 2023.
- SULEIMAN Susan, « La structure d'apprentissage. Bildungsroman et roman à thèse », *Poétique*, n° 37, 1979, p. 24-42.
- TADIÉ Jean-Yves, *Le récit poétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.
- WHITE Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros, Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.